

Le Cercle  
des plumes  
assassines

J. J. Murphy

# Le Cercle des plumes assassines

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Hélène Collon*



Titre original : *Murder your darlings*

Éditeur original :

© Obsidian, New American Library, Penguin Group,  
New York, 2011.

© John Murphy, 2011.

Première édition française

© Éditions Baker Street, 2015.

© Éditions Baker Street, 2015, pour la traduction  
française.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0175-4

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](http://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Pour mon propre petit cercle vicieux :  
Karin, Betsy et Mary Jane*

## *Note de l'auteur*

Bien que des personnes réelles arpentent les pages de ce livre, il n'en reste pas moins une œuvre de fiction. Dorothy Parker et les autres membres de la Table Ronde de l'Algonquin, j'en suis sûr, auraient apprécié qu'on enjolive les faits pour peu qu'il en sorte une bonne histoire... Et j'espère que vous apprécierez aussi.

## *Avant-propos*

Dans les années vingt, il n'y avait bien sûr ni Internet, ni téléphones mobiles, ni télévision par satellite – d'ailleurs, la télévision n'existait même pas. La radio elle-même ne se répandra qu'à la fin de la décennie. En lieu et place de textos et d'emails, on envoyait des télégrammes ou on faisait appel à des coursiers. Quand on voulait écouter de la musique chez soi, on se servait d'un phonographe ou on se retrouvait pour chanter autour d'un piano.

Pour se distraire, les New-Yorkais disposaient de dizaines de théâtres, ainsi que d'un certain nombre de cinémas qui diffusaient des films muets. (Le « parlant » attendra lui aussi la fin des années vingt pour faire son apparition.)

Pour s'informer, ils n'avaient pas les chaînes d'information continue. En revanche, ils pouvaient choisir entre une dizaine de quotidiens. Les rotatives tournaient jour et nuit et il en sortait une édition du matin, une du soir, plus des éditions spéciales qu'annonçaient dans les rues les crieurs de journaux.

À cette époque-là, les auteurs de l'information en devinrent également les acteurs : une nouvelle catégorie de journalistes, de critiques et de rédacteurs en chef apparut. Parmi eux, un groupe informel d'une dizaine de personnes – sans compter leurs amis – se retrouvait souvent pour déjeuner autour d'une grande table à l'hôtel Algonquin, tout près de Times Square. S'ils avaient choisi cet établissement, c'était en raison de l'accueil chaleureux qu'il réservait aux artistes et aux écrivains, bien sûr, mais aussi pour son côté pratique et ses tarifs peu élevés. Ces déjeuners étaient moins célèbres pour ce qu'on y mangeait que pour les bons mots et autres traits d'esprit qui fusaient. Mais la qualité des plats était compensée par la bonne humeur et l'ambiance de camaraderie. Les convives pensaient que la vie serait une éternelle partie de plaisir...

## Chapitre 1

Dorothy Parker observa les jambes immobiles qui dépassaient de la nappe, sous la Table Ronde de l'Algonquin.

*Ça m'apprendra à arriver en avance, songea-t-elle.*

D'habitude, elle n'arrivait jamais en avance nulle part. Souvent elle était même la dernière. Mais ce jour-là, malgré toute sa bonne volonté, quelqu'un l'avait précédée.

— Eh bien, on roule déjà sous la table alors qu'on n'a même pas déjeuné ? lança-t-elle en s'adressant aux deux jambes. Même moi, j'attends midi passé pour tomber aussi bas.

Pas de réaction du côté des jambes.

Il n'y avait personne d'autre dans la salle à manger, plongée dans la pénombre : celle-ci ne possédait pas de fenêtre et les lumières y étaient tamisées. Il y régnait par ailleurs un silence inhabituel. Dorothy n'entendait que des bruits métalliques assourdis en provenance de la cuisine, où le chef et son personnel s'affairaient



à préparer le déjeuner. Mais pas un serveur ne franchissait les portes battantes.

Les yeux sombres et expressifs de Dorothy Parker s'embrumèrent. Un regard sage, qui ne laissait rien paraître de l'acuité de son esprit. Le visage, quant à lui, était fort joli ; mais, dans le faux jour, il arborait une expression troublée.

Elle poussa tout doucement une des jambes, du bout de son petit soulier éraflé.

— Normalement, on se lève quand une dame entre dans la pièce. Vite, vite... Il pourrait en arriver une à tout moment.

Les jambes ne bougeaient toujours pas. C'était inquiétant. Mais cela lui donnait plus envie de plaisanter que de pousser des cris d'orfraie.

Ces jambes appartenaient à un homme mince et de petite taille. Malgré l'éclairage parcimonieux, elle vit que ses chaussures noires étaient coûteuses, fines et fort bien cirées. Des guêtres gris tourterelle en recouvraient le dessus et remontaient sur les chevilles. Plus haut, un pantalon à fines rayures anthracite. Plus haut encore, le drapé immaculé de la nappe faisait comme un linceul.

Dorothy poussa une fois de plus les jambes du bout du pied, avec un peu plus d'insistance. Toujours aucune réaction.

Elle jeta un nouveau coup d'œil aux portes battantes donnant sur les cuisines. Elles étaient toujours fermées. À quelques pas de là, des gens allaient et venaient dans le hall de l'hôtel comme si de rien n'était.

Il fallait qu'elle aille les rejoindre. Qu'elle donne l'alerte.

Et pourtant elle n'en fit rien. En fin de compte, la curiosité l'emporta. Dorothy se pencha et souleva la nappe, découvrant ainsi le gilet du gisant. Il ne se soulevait pas au rythme de sa respiration. Alors elle vit dépasser de sa poitrine un objet fin et métallique, ceint d'une tache rouge sombre.

Cela lui suffit. Elle laissa retomber la nappe, fonça vers les portes battantes et les poussa d'un coup. La cuisine était brillamment éclairée et il y régnait une certaine agitation. Les serveurs, les cuisiniers et le chef se turent brusquement et se tournèrent vers Dorothy.

Celle-ci n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche. D'un regard impatient, Jacques, le chef, lui

intima le silence ; son maillet à viande s'immobilisa au-dessus du filet de veau qu'il s'apprêtait à attendrir.

— Nous sommes au courant, fit-il, exaspéré. Il y a un mort dans la salle à manger. Nous en avons informé M. Case, qui a appelé la police. Aussi, à moins de savoir ce qui lui a coûté la vie, je vous serais reconnaissant de ne plus nous déranger.

Dorothy reprit rapidement ses esprits.

— Ce qu'il a mangé, peut-être ?

Elle pivota sur ses talons et laissa les portes se rabattre derrière elle. De l'autre côté, elle entendit le chef lui lancer des imprécations en français. Sans un regard pour le corps sous la Table Ronde, elle traversa posément la salle à manger et ressortit dans le hall illuminé.

Tout au fond, elle repéra Robert Benchley, son vieil ami et collègue de *Vanity Fair* qui, dans le jour dispensé par une des grandes vitrines, bourrait sa pipe en répandant du tabac sur sa manche.

Comme chaque fois, elle ressentit un subtil tressaillement. Mais il n'y avait nulle nervosité, nulle inquiétude là-dedans. C'était même tout

le contraire. Robert Benchley était peut-être la seule personne au monde avec qui elle se sentît parfaitement à l'aise. Seule, elle avait souvent du mal à se concentrer ; elle se sentait isolée, à cran. Avec lui, elle avait l'impression d'être elle-même.

Elle avait hâte de lui parler du cadavre – sur son ton le plus nonchalant, le plus désinvolte. Il serait horrifié, choqué, et immensément amusé. Il ne manquerait pas de...

Soudain, une main effleura sa manche.

— Excusez-moi... Mlle Parker ?

Elle découvrit un jeune homme aux yeux de chien battu, tout petit et tout maigre, vêtu d'un costume pied-de-poule trop grand pour lui. Avec sa fine moustache et sa barbe mitée, il avait l'air d'un artiste maudit ou bien d'un vagabond, au choix.

— *Madame*, rectifia-t-elle. Que puis-je pour vous ?

— Je suis écrivain, du Mississippi, répondit-il en se dandinant nerveusement d'un pied sur l'autre. Enfin, c'est ce que je veux être.

— Quoi ? Du Mississippi ? Ou écrivain ?

Loin de se vexer, il eut un sourire où elle crut déceler de l'affection.

— Écrivain. Accepteriez-vous de jeter un œil sur ceci ? poursuivit-il en montrant la poignée de pages cornées qu'il serrait dans sa main. Je voudrais votre opinion sincère.

Elle le dévisagea, puis répondit, comme à son habitude, dans un souffle :

— Mon opinion sincère décollerait le papier peint, mon chou.

Elle prit pourtant les feuillets.

— Comment vous appelez-vous ?

— Billy... Euh, William Faulkner

— Dites-moi, Billy Faulkner, vous avez fait tout ce chemin pour me remettre ceci ?

— Eh bien, pas exactement, dit-il en continuant à se dandiner sur place. En fait, il y a quelques semaines que je travaille à New York. Je suis un grand admirateur de vos poèmes, et j'ai lu ce que les journaux disaient de vous, alors...

— En cas de doute, mentez, l'interrompit-elle. La vérité, mettez-la dans vos livres.

— Dans ce cas... J'avoue, fit-il en souriant sans grande conviction, toujours en proie à la